

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } » » 14 » six mois.
 } » » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAYAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

19 juillet 1862.

Une commission vient d'être nommée par le ministre des finances pour examiner, ainsi que le Corps législatif en a exprimé le désir, diverses questions relatives à la loi de l'enregistrement.

Une dépêche affichée hier après midi au Havre nous apporte cette nouvelle, dont nous n'avons pas besoin de faire ressortir l'importance, si elle se trouvait confirmée :
« Liverpool, 18 juillet.

« Les affaires sont suspendues sur le bruit qui court que l'armée de McClellan aurait capitulé sans conditions. »

L'Opinion nationale et la Patrie déclarent que les bruits répandus à la Vera-Cruz, au sujet de dix soldats français que les Mexicains auraient brûlés vifs, sont reconnus faux depuis la réception de plusieurs lettres particulières.

On mande de Londres que, dans la séance que tiendra samedi la chambre des communes, plusieurs membres déposeront une motion ayant pour but la reconnaissance des Etats du Sud par la Grande-Bretagne. Cette motion est ainsi conçue :

« Dans l'opinion de la chambre, les Etats séparés de l'Union de la république des Etats-Unis ont donné tant de preuves de leur aptitude à l'indépendance que l'opportunité de reconnaître ces Etats comme nation est digne d'une attention immédiate et sérieuse de la part du gouvernement de S. M. La chambre appuiera cordialement les efforts que fera le gouvernement de S. M. pour chercher, de concert avec les autres puissances, à faire cesser, par médiation ou autrement, la guerre d'Amérique. »

Le général Durando, ministre des affaires étrangères de Turin, a annoncé hier à la Chambre des députés la reconnaissance officielle du royaume d'Italie par la Prusse. Le roi Guillaume recevra, lundi prochain, l'ambassadeur chargé de lui notifier la proclamation du royaume d'Italie.

Une dépêche de Madrid, 16 juillet, an-

nonce que, le lendemain, la reine devait signer la nomination du marquis de la Havane comme ambassadeur d'Espagne à Paris.

Des lettres de Rome, du 13, disent qu'un nouveau déploiement des forces françaises a eu lieu pour empêcher toute tentative de manifestations. Des bombes ont éclaté sur plusieurs points. La police romaine a fait quelques arrestations.

Les opérations militaires contre le Montenegro vont fort mal. Les Turcs n'y font aucun progrès et ont même été repoussés. Le fils de Rifaat pacha a péri dans un des derniers engagements. On assure que Dervich pacha a été blessé. Plusieurs batteries, de nombreux approvisionnements et de nombreux renforts ont été dirigés sur Antivari.

Un télégramme de Vienne annonce que dans la séance du 17 de la Chambre des députés M. Schmerling a déposé le budget de 1863. Le total des dépenses s'élève à 362 millions et demi florins, dont 35 pour les besoins extraordinaires de l'année. Le budget présente un déficit de 93 millions qui sera couvert de la manière suivante : Augmentation d'impôts, 33 millions et demi; vente des lots de 1860, 24 millions; emprunt, 35 millions. J. REBOUX.

Moniteur du 17 juillet.

PARTIE NON OFFICIELLE.

Le maréchal ministre de la guerre a reçu du général de Lorencez la dépêche suivante :

Orizaba, le 11 juin 1862.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de vous adresser en réception des lettres de Votre Excellence, en date des 13 et 30 avril.

Protégé par le régiment d'infanterie de marine et par un bataillon de zouaves envoyés à Cordova et dans le Chiquihuite, mon escadron de chasseurs a porté mon courrier à Vera-Cruz pour le départ du packet anglais, et il m'a rapporté, le 4 de ce mois, le courrier arrivé à la fin d'avril, celui arrivé au milieu de mai et celui arrivé à la fin du même mois. Mes communications sont rétablies avec Vera-Cruz; un des ponts brûlés dans le Chiquihuite est rétabli; l'autre ne pouvant être reconstruit sans beaucoup de temps et de travail, sera remplacé, dans dix à douze jours, par un pont de chevaux. Des rampes ont été établies pour le pas-

sage des voitures. Je suis informé que la première partie du convoi que j'attendais de Vera-Cruz est arrivée dans le Chiquihuite.

Une partie des troupes du général Marquez assure mes communications avec Vera-Cruz; j'ai cru devoir accorder aux troupes mexicaines employées à ce service des rations de vivres, et une indemnité pour les chefs.

Depuis que j'ai eu l'honneur d'écrire à Votre Excellence le 26 mai, le général Zarragoza est venu s'établir entre les Combrés et Tecamalucan avec huit à dix mille hommes. Il voulait probablement profiter de la dissémination de mes forces pour m'attaquer dans Orizaba. Deux bataillons du 99^e étaient à Ingenio avec la batterie de montagne; un bataillon d'infanterie de marine occupait Cordova; un autre bataillon de cette arme, un bataillon de zouaves, avec quatre pièces d'artillerie montée, défendaient Chiquihuite; enfin dans Orizaba étaient le bataillon de chasseurs à pied, un bataillon de zouaves et huit pièces montées. Ma cavalerie, moins un peloton, était en route sur Vera-Cruz.

Pendant les quatre jours que les forces ennemies sont restées devant moi, j'ai employé 75 charriots à transporter de l'orge et de la paille tirés d'une ferme située à une lieue en avant d'Ingenio. Je n'ai pas été un instant troublé dans cette opération que je faisais faire par un bataillon du 99^e, éclairé par quatre cents cavaliers du général Marquez. Mes tirailleurs seulement s'engageaient avec ceux du général Zarragoza, et, au bout de quatre jours, tout le monde que j'avais devant moi remonta les Combrés.

J'ai fait construire des retranchements qui forment, avec mon réduit dans la partie principale de la ville, un vaste triangle.

Les Russes se coupant toutes à angle droit, cette disposition a permis que chaque retranchement fût flanqué par un autre. Mes établissements seront ainsi protégés contre un coup de main, dans le cas où la garnison d'Orizaba serait momentanément réduite à très peu de monde. Des travaux analogues sont exécutés à Cordova.

Je serai toujours dans l'obligation d'occuper le Chiquihuite avec des troupes françaises que je ferai relever tous les huit jours.

Le général Douay est arrivé hier à Orizaba avec le convoi qu'il amène de Vera-Cruz; je l'enverrai à Cordova, en lui donnant le commandement de toutes les troupes françaises et mexicaines chargées d'assurer mes communications avec Vera-Cruz.

Je ne terminerai pas cette lettre sans répéter à Votre Excellence combien nous avons à nous louer du concours infatigable de M. le capitaine de vaisseau Roze, commandant la marine.

Le général Marquez vient de me prévenir que tout le monde s'accorde à dire que je serai attaqué demain jeudi 12 : les généraux Zarragoza et Ortega ont à eux deux 11,000 hommes; je suis prêt à les recevoir.

Agreez, etc.
Le général de division commandant le corps expéditionnaire du Mexique,
Comte de LORENCEZ.

Nous extrayons ce passage de la correspondance adressée de Londres au *Moniteur* :

« Le gouvernement, le public et les chefs de fabrique suivent avec la plus grande anxiété les progrès de la détresse dans les districts cotonniers. Le gouvernement est tout prêt à proposer, dès qu'il le faudra, des mesures pour atténuer les souffrances des classes ouvrières; le public, de son côté, est tout disposé à seconder les efforts des autorités locales, et les chefs des fabriques délibèrent sur toutes sortes de plans pour obtenir des approvisionnements de coton, et sur les moyens de mélanger d'autres matières premières avec le coton qu'ils possèdent.

Quant à présent, toutefois, le poids de la taxe pour les pauvres n'est pas aussi lourd qu'il l'a été dans de précédentes occasions dans ces districts, et, d'après une ancienne loi anglaise, quand une paroisse a épuisé ses ressources, elle a droit de recevoir une taxe à titre d'assistance de la part des paroisses voisines qui sont moins imposées. On n'en a pas moins de grandes appréhensions pour l'hiver prochain. Il est probable que le Parlement ne se séparera pas sans avoir pris quelques mesures pour calmer les inquiétudes et parer aux éventualités de cette saison. Il existe d'ailleurs une détermination commune à toutes les classes en Angleterre : c'est celle de réunir leurs efforts et de faire de sérieux sacrifices pour diminuer les effets de cette crise de l'industrie cotonnière.

Tandis que des millions de créatures humaines, dont l'existence dépend de cette industrie en Europe, sont ainsi réduites à une inaction forcée, aux privations et à la misère, on ne peut songer sans une profonde tristesse qu'il n'y a pas moins de 3 millions de balles de coton qui sont retenues dans les Etats à coton d'Amérique par la guerre civile. On calcule, en effet, qu'il n'a pas été brûlé ou détruit au maximum plus de 10 ou 12 pour cent du stock disponible, et qu'il y a près de deux années de produits en magasin. »

On lit dans une lettre écrite de Rome, le 12, au *Messenger du Midi* :

« Le patriarche latin de Jérusalem, Mgr Valerga, a été appelé à Rome par le Saint-Père, qui a voulu le consulter et avoir le rapport le plus exact sur la question de la coupole du Saint-Sépulchre. Ce prelat, aussi habile que savant, a eu une longue audience du Saint-Père, et plusieurs conférences avec le cardinal Antonelli. Le Saint-Siège serait tout disposé à refaire à ses

frais la coupole, qui est une question diplomatique entre la France, la Russie et la Turquie.

« Le Saint-Siège voit avec douleur l'influence puissante que la Russie commence à exercer sur les Lieux-Saints; cette nation y a formé des établissements religieux qui sont déjà supérieurs à ceux des latins. En continuant à agir ainsi, les schismatiques finiront par triompher en Palestine des catholiques, et l'influence de la France serait alors dominée par l'influence de la Russie. — Gault.

Italie.

L'Opinion, l'Espero et la Gazette de Turin ont été saisis pour avoir reproduit le discours prononcé par Garibaldi à Palermo du haut du balcon municipal, discours dont nous citons ce simple paragraphe :

« Sous le prétexte de protéger la personne du Pape, de protéger la religion, le catholicisme, le maître de la France occupe Rome. Mensonge! mensonge! Peuple des Vêpres siciliennes, peuple de 1860! il est urgent, il est nécessaire que les Français se souviennent de Rome! S'il le faut, faites de nouvelles Vêpres! Tout citoyen à qui tient au cœur l'émancipation de la patrie doit aiguïser son stylet! »

Les dramaturges romantiques d'il y a une trentaine d'années mettaient de ces choses-là dans la bouche de leurs personnages avec quelque succès. Mais prononcées sérieusement, de telles paroles sont aussi ridicules qu'odieuses.

— On écrit de Naples, 12 juillet :

« Voici un petit fait de brigandage assez curieux :

« Dans la nuit du 7 au 8, la malle qui part de Foggia pour Lucce, fut arrêtée à un mille des maisons par deux individus bien vêtus et bien armés. Quatre carabiniers se trouvaient dedans vêtus en bourgeois qui déchargèrent leurs revolvers sur les querants. L'un d'eux tomba mort, l'autre, touché, s'enfuit en invoquant la Madone. On ne jugea pas à propos de le poursuivre, car on supposait que des compères étaient postés dans le voisinage et les carabiniers n'étaient pas en nombre. Ils relevèrent le cadavre et revinrent à Foggia, où il fut exposé pour être reconnu. Il le fut en effet, c'était un jeune homme de Foggia, âgé de 21 ans, de grande mine, nommé Paul Tarantino, propriétaire aisé, qui la veille avait joué au billard dans le principal café de la ville jusqu'à 11 heures du soir.

« On a pensé que ce jeune homme et ses amis ont été les vrais brigands qui

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 20 JUILLET 1862.

— N° 23. —

Un cœur de femme.

CHAPITRE XVII. (Suite).

Il est si peu dans notre destinée de goûter une joie sans mélange que les heures où l'on nous suppose le plus heureux, parce que nous avons de véritables sujets de l'être, sont presque toujours celles où se reveille en nous le souvenir des amis morts ou absents qui auraient partagé notre bonheur et y auraient mis le comble par leur présence. Nous éprouvons dans ces moments-là une espèce de remords de jour sans eux, comme si Dieu voulait qu'il nous reste sans cesse quelque chose à désirer ou à regretter, de crainte que, sans cela, nous ne prenions trop d'attachement pour ce monde.

Après le repas, Albert et Maurice sortirent ensemble et emmenèrent les enfants; Elise demeura seule avec sa mère. M^{me} Herbelin se mit alors à la regarder avec une tendresse inquiète. La joie, l'émotion, la vivacité de l'entretien avaient d'abord animé les joues et les yeux d'Elise; mais ses fraîches couleurs s'effaçaient peu à peu, et son regard, toujours brillant d'affection, se voilait cependant d'un nuage

de mélancolie. Assise sur un tabouret aux pieds de sa mère, elle lui entourait la taille de ses deux bras et reposait sa tête sur le cœur inerte gonflé des sentiments les plus doux.

« O mère, que je suis bien ainsi ! qu'il y avait longtemps que j'étais privée de tes caresses !

— Moi aussi, mon Elise, j'ai bien souvent regretté les tiennes; j'ai bien souvent pleuré de te savoir seule ici; car la société d'un homme absorbé par les affaires est une faible ressource.

— Et les enfants, les comptes-tu pour rien ?

— Non, certes non; il suffit de les voir, de les entendre un instant pour deviner que tu t'occupes beaucoup d'eux. Je crains même que tu ne pusses trop joindre le dévouement à ces chères petites créatures.

— Comment cela ? demanda Elise, dont une rougeur fugitive colora les joues.

— La fatigue n'ôte-t-elle ta santé; tu es pâle, ma pauvre fille !

— Oh ! ce n'est rien, répondit-elle avec un sourire mélancolique; je suis presque toujours ainsi depuis la mort de Suzanne.

— Oui, cette perte a été un coup terrible pour toi; et tu n'avais ni ta mère ni ta sœur pour te l'adoucir. Que de fois nous nous sommes représentés les souffrances et nous t'avons souhaitée auprès de nous !

— Merci, merci, ma bonne mère !

— Mais, reprit M^{me} Herbelin devenue toute pensif, cette douleur devrait être calmée aujourd'hui; vois Maurice; il est déjà consolé.

— Oh ! lui, ce n'est pas étonnant, une nouvelle affection est un remède si salutaire !

— Aussi, ma chère Elise, aurais-je été

bien heureuse de te voir trouver des consolations dans un sentiment du même genre. Hélas ! c'est un espoir évanoui !

« A ces mots, M^{me} Herbelin essaya quelques larmes, et, en voyant couler celles de sa mère, Elise ne put retenir les siennes.

« Ne parlons pas de cela, je t'en conjure, dit-elle d'une voix suppliante; tu sais bien que je ne peux pas, que je ne dois pas quitter les enfants de Suzanne.

— Tant qu'ils n'avaient pas de mère, non, ma fille; mais ils vont en avoir une.

— Qu'est-ce qui nous prouve que Lucie sera pour eux une véritable mère ? Et, quand elle le serait, cela ne me delie point de ma promesse.

— Cette promesse est donc le seul motif qui t'ait fait refuser ta main à M. Willner ?

— Oui, mère, le seul.

— Tu l'aimais donc ?

M^{me} Herbelin prononça ces mots avec un tel accent de surprise, d'effroi et de douleur, qu'Elise ne put se résoudre à lui dire la vérité.

« Non, balbutia-t-elle; non, pas encore; mais j'aurais pu, je crois, m'attacher à lui; il est si bon et il m'aime tant ! »

En dépit de ses efforts pour paraître calme, sa rougeur et son embarras la trahirent, et sa mère reprit d'une voix emue de compassion :

« N'essaie pas de me tromper; je connais à présent la cause de ta pâleur; tu as souffert bien plus que je ne pensais.

— Mais je ne souffre plus; j'ai pris mon parti; ne te tourmente point à cause de moi.

— Non, non, ma fille, tu n'es pas consolée; tu souffres encore, j'en suis sûre. Oh ! ouvre-moi ton cœur; dis-moi tes tortures passées, tes chagrins présents; cette douleur concentrée te ferait mourir.

— Mourir ! on ne meurt pas quand on sent le besoin de vivre pour d'autres et qu'on en demande à Dieu le courage. Oh ! je suis forte, va, plus forte que tu ne penses.

— Tu t'abusés peut-être; dans les premiers temps, on est soutenu par l'exaltation, par l'orgueil du sacrifice; plus tard, on retombe de son ciel, et le découragement s'empare du cœur.

— Tu crois ? dit vivement Elise; et si je te prouvais le contraire !

M^{me} Herbelin la regarda d'un air surpris.

« Ecoute, reprit Elise à voix basse, écoute un secret que je ne t'aurais jamais confié, si la connaissance du passé ne devait pas te rassurer sur l'avenir. Quand Albert flottait incertain entre Clotilde et moi, je l'ai aimé beaucoup plus ardemment encore que je n'aime Ernest. Je l'ai encouragé parce que j'avais surpris l'amour de ma sœur; ce que j'ai fait pour elle, je le recommence aujourd'hui par respect pour la mémoire de Suzanne et par amour pour ses enfants.

— Voilà donc le secret de ton étrange conduite avec Albert pendant les quelques mois qui ont précédé son mariage ! Et moi, moi, ta mère, je n'avais rien deviné !

— A quoi cela eût-il servi ? A te rendre malheureuse; et puisqu'il fallait bien que l'une de tes deux filles se sacrifiât, ne valait-il pas mieux que ce fût la plus forte ? D'ailleurs tu vois bien, mère, que c'était la volonté de Dieu; Albert est si heureux avec Clotilde ! peut-être avec moi l'eût-il été moins.

— Ma fille, ma chère fille, ta vie entière n'est donc qu'un continué dévouement !

Et M^{me} Herbelin, pleurant d'admiration

et de douleur, tint longtemps Elise étroitement embrassée.

« Console-toi, chère maman, reprit enfin la jeune fille avec un sourire angélique, je ne suis pas malheureuse; la vue du bonheur de ceux que j'aime a tant de charmes pour moi que je croirais n'avoir que des grâces à rendre à Dieu, si j'étais sûre qu'Ernest est résigné maintenant. Mais, hélas ! je crains que non !

— Pauvre jeune homme ! il était digne de toi; je l'aurais nommé mon fils avec tant de bonheur !

— N'y penses plus, dit Elise, étouffant un soupir de regret; c'est un beau rêve qu'il nous faut abandonner.

— Et pourquoi l'abandonner ? Pourquoi déchirer un cœur qui ne vit que pour toi ? Je te le répète, ma fille, les enfants de Suzanne ne seront plus sans mère, et Ernest n'a point de famille.

— Cette dernière objection, je me la suis faite vingt fois; il me l'a faite lui-même; mais elle n'a pu me décider. Voistu, je croirais commettre une lâcheté en violent ma promesse, parce que j'aime Willner, et que ce serait céder à une faiblesse du cœur. Non, je n'en ferai rien; ma résolution est inébranlable; le moment le plus pénible pour tous deux était celui du refus de ma main; voilà trois mois qu'il est passé, et, puisque j'ai pu résister aux larmes et aux supplications d'Ernest, je ne reviendrai pas sur ma décision.

— Et tu resteras vieille fille !

— Lui aussi, il m'a dit cela, sans parvenir à m'effrayer. Ce sort qu'on nous peint si triste ne le sera point pour moi, qui suis entourée de tant d'affections. Alors même que Maurice m'enlèverait ses enfants pour les mettre en pension ou les confier exclusivement à sa femme, il me resterait